

mots pour désigner le travail. Dans la série des termes relatifs aux activités professionnelles, l'exemple de *baara* ("travail" en dioula) est de ce point de vue significatif, qui montre par ailleurs que l'ensemble ethnique sénoufo a tiré une partie de son vocabulaire social du dioula.

Le chapitre premier brosse le portrait colonial du Sénoufo dont l'ardeur au travail avait déjà attiré l'attention des premiers observateurs européens. Le système social et politique sénoufo est conforme au modèle de la communauté villageoise, en ce sens que le village est l'unité pertinente et le cadre de toutes les activités. Les Sénoufo, dépeints comme travailleurs et pacifistes, disposaient autrefois de milices villageoises levées dans le cadre des classes d'âge. Ils s'opposèrent à la mainmise des envahisseurs extérieurs sur leur pays. Les opérations menées par les armées de Samori Touré et celles du royaume de Sikasso entraîneront dans le dernier quart du XIXe siècle la formation de confédérations villageoises ou de petits États restés à un stade d'évolution embryonnaire. Cette période troublée prit fin avec l'occupation française de la région à la fin du XIXe siècle. La guerre et le labeur requièrent des attitudes psychologiques similaires et ont du point de vue des Tyebara les mêmes finalités. Lemaire rappelle les guerres passées et fait donc un rapprochement avec les relations de rivalité vécues aujourd'hui dans le cadre du travail agricole.

Les concours entre cultivateurs émanent de l'esprit de rivalité. Ils sont le moteur de la dynamique de la production agricole. Le cas de la production de l'igname le montre nettement. Il s'agit d'une culture exigeante qui ne peut être effectuée individuellement ni simplement en famille. Le butage des champs d'ignames est donc organisé collectivement dans le cadre de concours de travail opposant des cultivateurs de villages distincts. Lemaire montre comment cette forme de rivalité intervillageoise est pensée et vécue par les Tyebara sous le modèle de la "guerre" (chapitre II). La description du déroulement des concours, leurs règles, les personnages et le prestige dont jouit en particulier le champion de travail agricole font de cette rivalité un de moments privilégiés de l'expression de l'identité sociale. Le recours à la magie et la "sorcellerie de la hou" montrent toute l'intensité dramatique et émotionnelle de ces concours qui peuvent déboucher aussi sur une relation d'amitié.

L'accompagnement des concours, et en général des activités quotidiennes et rituelles, par le chant vocal ou instrumental est un phénomène sociologique majeur. Justement, le rôle de la musique dans l'accomplissement du travail agricole en pays sénoufo tyebara est la matière du chapitre III. Pour les hommes, souligne Lemaire, l'accompagnement du travail agricole par la musique n'est pas qu'un simple divertissement. Le rôle des musiciens villageois, venus louer l'éthique du travail physique, consiste à provoquer et célébrer la rivalité entre les cultivateurs. Placés au bord du champ, les petits orchestres de xylophones composés exclusivement d'hommes entonnent des chants de labeur adressés aux cultivateurs et au champion, encouragés à donner la mesure de leur talent, à surpasser les adversaires et à surmonter la souffrance.

Dans les activités des femmes tyebara, en revanche, travail et divertissement sont indissolublement liés. Tel est le cas notamment du travail de damage des maisons. Mais ici aussi, les chants féminins collectifs entonnés par les membres d'une même classe d'âge évoquent la souffrance que les travailleuses s'efforcent de dominer. L'expression de la souffrance morale par les femmes est une façon de soulager leur souffrance physique due au travail. La souffrance physique (de l'homme) et la souffrance morale (de la femme), qui fondent la division sexuelle de l'éthique du travail avec son versant masculin et féminin, trouvent également leur expression dans la division sexuelle du travail de deuil. La mort, la douleur ou encore la solitude de l'épouse séparée de ses parents et dont le statut est comparable à celui de l'orphelin sont autant de thématiques des chants féminins (chapitre IV).

Le chapitre V traite des interdits de travail agricole édictés selon des temporalités et des modalités diverses. En effet, ces interdits s'appliquent à des individus dotés de qualités particulières, aux membres des institutions initiatiques, à des objets ou à une portion de la terre, mais tous concernent en fait le travail. Promulgués par les ancêtres, les génies ou les jumeaux, ces interdits constituent donc des jours de repos que l'auteure qualifie à juste titre de "chômage rituel". En font notamment partie le jour de marché des ancêtres, des génies ou des jumeaux, etc.

En réalité, les interdits de travail agricole sont des occasions pour l'accomplissement des travaux rituels qui sont également éprouvants (chapitre VI). Le domaine rituel qui constitue le prolongement du travail montre que le profane n'est pas exclusif du sacré. Sont particulièrement instructifs l'analyse des rituels funéraires et des travaux de l'initiation au *poro* et au *sandogi*. Les rivalités dans ces travaux rituels sont pensés en termes agricoles, identiquement avec leur part de souffrance physique et morale. En définitive, comme le montre bien Marianne Lemaire, le travail agricole chez les Sénoufo Tyebara est une "école du savoir-faire, du savoir-souffrir, du savoir-dire la souffrance et du savoir-lutter" (224).

L'ouvrage est bien rédigé et aisément maniable. Plusieurs photos, une carte et un glossaire des principaux termes vernaculaires cités complètent cette étude. Le lecteur notera simplement le décalage entre la pagination du contenu de l'ouvrage et celle indiquée dans la table des matières. Cette erreur technique n'enlève rien à la qualité de ce livre très instructif sur les représentations culturelles du travail en pays sénoufo de Côte d'Ivoire.

Youssef Diallo

Leonard, Karen Isaksen, Gayatri Reddy, and Ann Grodzins Gold (eds.): *Histories of Intimacy and Situated Ethnography*. New Delhi: Manohar Publishers, 2010. 312 pp. ISBN 978-81-7304-873-9. Price: Rs 795

Writing about ethnographic fieldwork was at its high point in the late 1980s and early 1990s, including writing about the particularities of fieldwork by cultural anthropologists on women's issues and, especially, by women cultural anthropologists. Then there was a lull. The good news is that the lull has been broken by this collection of

essays written by legendary icons in honor of one of the most legendary icon of them all: Sylvia Vatuk.

The book includes an introductory chapter by the editors, nine case studies, and an afterword by Vatuk. The volume was created in celebration of her transition to retirement from the University of Illinois at Chicago. She is most famous for her fine-grained studies of kinship and family relationships in India and for pioneering the study of women's status in India. This collection builds on both themes and demonstrates how attention to both kinship/family and gender produces a deeper insight than looking at one in isolation. That conjoined vision is the gift to us from Sylvia Vatuk and, as well, from the contributors to this book who are her intellectual kin.

While Sylvia Vatuk's life work inspired the collection of essays, her "Afterword" renders writing a review of the book a task of combating redundancy. In her "Afterword," she describes how each chapter makes an important contribution to the scholarly understanding of women, gender, and the family in India. Some of the authors, like Vatuk herself, have studied family histories over many years to learn about changing family structures and dynamics within changing economic and social contexts. Others have focused on particular individuals or on key events such as weddings or institutions such as family law or political movements. Two chapters highlight the importance of "voice," a topic to which Vatuk devoted much attention in her publications.

At the end of her "Afterword," Vatuk steps back and provides a broad view of progress in cultural anthropology studies of India. She comments: "I am especially struck with how far we have come since the mid-1960s in developing ethnographically-grounded and theoretically sophisticated understandings of Indian society and particularly the dynamics of gender and gender relations in Indian domestic and family life. Four decades ago there was essentially one overarching theoretical question for sociologists and anthropologists ...: whether the 'joint family' was declining or perhaps disappearing ..."

As Vatuk says, we have come a long way. And, most importantly, not only have the research questions and findings changed dramatically, but so has the "we" and the "voice." While many of the young cultural anthropologists of India / South Asia today live, research, and teach in North America and Europe (similar to the contributors to this book who come from an earlier generation), many increasingly live, research, and teach in South Asia and other parts of the world. At long last, cultural anthropology is on the move outside Euro-America. The new generation, and the next, will continue to build on the strong foundation established by Sylvia Vatuk and her work on family and gender.

In the 1970s, when I was doing my graduate studies in anthropology, only a handful of studies existed about women in India. Now, one is faced with the challenge of keeping up with a fast-growing and rich literature. In the future, cultural anthropologists writing about women and the family, in one way or another, will all be contributing to the heritage of Sylvia Vatuk, along with Pauline Kolenda and Hanna Papanek, the three early icons.

Barbara Miller

Lichtenstein, Burgl: Die Welt der 'Enana. Eine Reise durch Geschichte und Gegenwart der Marquesas-Inseln. Berlin: Mana-Verlag, 2007. 252 pp. ISBN 978-3-934031-62-3. Preis: € 24.80

Das vorliegende Buch ist bereits das zweite der Schweizer Autorin Burgl Lichtenstein, welches sich den Marquesas-Inseln widmet. Diese befinden sich im östlichen Polynesien, der größten Subregion Ozeaniens und bestehen aus vierzehn größeren Inseln sowie zahlreichen Kleinstinseln. Und wieder spielt auch in diesem Buch der US-amerikanische Archäologe Robert C. Suggs eine zentrale Rolle bei den in diesem Werk verarbeiteten Informationen. Er fungiert als Geber von Informationen und war, wie die Autorin selbst im Vorwort vermerkt, ihr wichtigster Ratgeber beim Schreiben. Der Untertitel des Buches umreißt, was die Leserin und der Leser zu erwarten hat. Dabei gibt die Autorin selbst in ihrem Vorwort die Linie vor, wie sie Vergangenheit und Gegenwart der Inselgruppe, die heute Teil der französischen Kolonie Französisch-Polynesien ist, darstellen will. Sie vermeidet einerseits eine streng wissenschaftliche Form, strebt andererseits aber auch keine schillernde Reisebeschreibung an. Ihr Weg kann als ein semi-dokumentarischer der Darstellung der Ereignisgeschichte bezeichnet werden. Und zwar der Ereignisse aus der Zeit vor der europäischen Entdeckung der Inseln, über die vielfältigen Phasen äußerer Einflussnahme und schließlich Einverleibung, bis hin zur Gegenwart, die von mannigfachen Herausforderungen gekennzeichnet ist. Lichtenstein, die vor rund vierzehn Jahren das erste Mal auf den Marquesas-Inseln war, hat ihre Liebe zu den Inseln und deren Bewohnern entdeckt und sich seither mit deren traditioneller Kultur zu beschäftigen begonnen. Sie nennt die Marquesaner auch mit ihrer eigenen Bezeichnung "Enana", was so viel wie "Mensch der Marquesas" bedeutet. Ihr deklariertes Anliegen ist es, die Welt der 'Enana in ihren verschiedenartigsten Aspekten transparent zu machen. Dafür wird nicht nur die historische Entwicklung der lokalen Bevölkerung thematisiert, sondern auf indigene Glaubensvorstellungen, Sitte und Brauchtum, Mythen und auf spezielle Praktiken wie beispielsweise die Tatauierung (Tätowierung) eingegangen. Aspekte, die den ganzen ersten Teil des Buches ausmachen. Der Aufbau des Buches gliedert sich im Wesentlichen in vier Bereiche. Der zweite Teil widmet sich exklusiv dem Völkerkundler Karl von den Steinen. Die Autorin hatte Zugang zu den privaten Briefen, die Karl von den Steinen an seine Ehefrau Eleonore gerichtet hatte, sowie zu dessen Feldbuch. Hier werden Originaltexte wiedergegeben, die sich spannend lesen und sowohl über die Feldforschungssituation als auch über die Menschen und Objekte der materiellen Kultur Substantielles und teilweise bisher nicht Bekanntes aussagen. Lichtenstein hat die Originalunterlagen zu Karl von den Steinen von dessen Enkel Reimar Schefold erhalten.

Der dritte Teil widmet sich dem Leben und Werk des Archäologen Robert C. Suggs. Es wird schnell klar, dass Burgl Lichtenstein eine besondere freundschaftliche Beziehung zu diesem Mann hat, ja man ist sogar geneigt, eine gewisse Privatheit herauszulesen, wenn man die fast schon elogenhafte durchgehend positive Darstellung die-